

ETC



Performatif médiatique du politique

Performatif du recyclage : *15 jours, 15 mots, 15 gestes*, exposition et résidence d'Isabelle Lelarge et Sylvie Tourangeau, GRAVE, Victoriaville. 1^{er} – 15 juin 2012

Christine Palmiéri

Number 98, February–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Palmiéri, C. (2013). Review of [Performatif médiatique du politique / Performatif du recyclage : *15 jours, 15 mots, 15 gestes*, exposition et résidence d'Isabelle Lelarge et Sylvie Tourangeau, GRAVE, Victoriaville. 1^{er} – 15 juin 2012]. *ETC*, (98), 56–59.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



PERFORMATIF MÉDIATIQUE DU POLITIQUE

Performatif du recyclage : 15 jours, 15 mots, 15 gestes,
exposition et résidence d'Isabelle Lelarge et Sylvie Tourangeau,
GRAVE, Victoriaville. 1^{er} – 15 juin 2012

Victoriaville : ÉMEUTE. Les médias usèrent de mots aussi violents que les faits eux-mêmes. Une population marquée par les événements. Une population marquée par les mots. C'est ce qu'ont ressenti Isabelle Lelarge et Sylvie Tourangeau, artistes, critiques et historiennes en arts visuels en résidence au centre GRAVE pendant le mois suivant ces journées tumultueuses. Le thème et les matériaux de leur production s'imposaient d'eux-mêmes. Réinvestir la crise, la recycler, la transformer et lui redonner une autre dimension pour en éclairer l'impact sur les consciences sont vite devenus le projet des deux artistes, se substituant au projet initialement prévu. Agir dans l'urgence comme dans un état de crise ne pouvait que mieux stimuler et accroître l'imagination devant les murs blancs et l'espace dénudé des salles d'exposition.

Mais comment faire œuvre en recyclant un événement aussi diversifié dans la puissance de son éclatement ? Comment circonscrire chaos et violence sans prendre position devant les déclarations d'une population déchirée entre la colère de la jeunesse et la fermeté des dirigeants politiques sourds à son appel ? Rappelons rapidement les faits : devant l'annonce d'une hausse des frais de scolarité, les étudiants se sont mobilisés à travers le Québec, via leurs associations, pour contester cette mesure. Ont suivi de multiples manifestations, dont certaines ont dégénéré de façon violente (la plupart du temps à cause de l'action de casseurs). Victoriaville aura été une des villes les plus touchées au moment où s'y tenait un congrès du Parti libéral. Les manifestations, qui ont duré plusieurs mois, depuis mai (et ne sont peut-être pas encore terminées), ont été appelées ironiquement « le printemps érable », en écho au printemps « arabe » qui a sévi dans plusieurs pays arabes.

Sans vouloir créer une œuvre à caractère uniquement sociologique et documentaire, les deux artistes ont voulu rendre compte des cicatrices émotives

laissées dans les consciences par cet événement inusité dans une ville où le calme règne habituellement.

Mentionnons qu'Isabelle Lelarge ne devait agir qu'en tant que critique, mais dans l'exaltation soulevée par le projet et la connivence développée avec Sylvie Tourangeau, connue comme performeuse, le désir de retourner à la création artistique tout en rédigeant un texte *in progress* s'est imposé à elle.

« Énonciations performatives »

Les deux artistes ont donc imaginé un processus rigoureux, de l'ordre du performatif, pour circonscrire à travers plusieurs approches et médiums ce matériau virtuel épars et échevelé qui circulait entre affects et percepts au sein de la population victoriavilloise.

Voici un extrait du texte¹ rédigé par Isabelle Lelarge : « *Tout se récupère. Même les mots, même les émotions. Les mots rient, sourient, crient, les mots pensent, les mots aiment, les mots détestent, sans oublier qu'il leur arrive d'être cachottiers. Fort heureusement, les sons, les visages, les gestes sont de précieux indicateurs dans la communication.* » Dans ce travail multidisciplinaire réalisé par les deux artistes, on verra comment, par un enchaînement métamorphique de mots, de gestuelles, de dessins, d'assemblage, de sons, de jeu, etc., les signes se forment, s'agrègent et occupent l'espace en une sorte de champ émotif. Marie-José Mondzain dit à cet égard : « *L'œuvre n'est pas plus un objet de communication que le sujet n'est une substance communicante. (...) La communicabilité ne saurait désigner le champ de la communication mais seulement la mise en mouvement et la circulation des signes et des gestes entre des signes subjectivés par cette circulation même. (...) L'émotion est motion²* ». Leur volonté à travers ce projet serait donc de nous entraîner dans l'expérience d'un cycle où s'entrecroisent émotion et mouvement.

Durant les quinze jours de leur résidence, elles sillonnent les rues de la ville et font des entrevues avec des citoyens à propos de la fameuse émeute : elles enregistrent ces propos puis les analysent et les distillent pour en retirer, cha-

que jour, un mot ou une expression forte qui synthétise les commentaires et les impressions. Cette rencontre avec les gens nécessitait de leur part une attitude empathique proche de celle du psychologue ou du sociologue. Isabelle Lelarge écrit ceci :

« Nous sommes allées à la rencontre de plusieurs subjectivités, ce qui constitue une des principales caractéristiques de ce projet. D'un côté, nous travaillions à partir de nos émotions, en direction de la subjectivité des citoyens interrogés, autour d'un thème difficile et émotif, voire politique, nous informant des malaises de notre société, de ses espoirs et de ses instabilités. De plus, une des complexités de l'exercice était que nous ne devions porter aucun jugement, à aucun moment du projet, ni dans son contenu exposé, ni dans sa conclusion. »

45 personnes ont été ainsi interviewées, créant à chaque fois une situation émotive différente en un choc subjectif stimulant la créativité des deux artistes. Les 15 mots ou expressions retenus, qu'on peut lire dans l'éditorial du numéro 96 de *ETC* sont : « Clé, réveil, désaccord, chacun-pour-soi, la sainte paix, on n'est pas comme ça, boîte de Pandore, le monde entier regarde les étudiants québécois, prise de contrôle, mal de vivre, ça va trop loin, peur, mobilisation, le chaudron a sauté, on est rendus là ».

Sous le mode « d'énonciations performatives³ », ces mots clés devenaient le point de départ d'actions planifiées quotidiennement telles que : *Exercices corporels préparatoires – Repérage et entrevues de citoyens – Écoute des entrevues – Discussion à deux et choix du mot du jour – Courtes actions et gestes devant la caméra vidéo, dans l'espace de la galerie, portant sur le mot ou le groupe de mots choisis – Pratiques d'actions, d'art vidéo et d'écriture, dessins*. Ces contraintes journalières ont donné lieu à une série d'œuvres très diversifiées et éclatées, allant de l'installation murale à des actions performatives et participatives, à 15 vidéos, à deux journaux, etc.

Installations performatives

Connaissant la thématique, pénétrer dans les deux espaces d'exposition qu'offre le GRAVE pouvait surprendre. On se serait attendu à un chaos dérangeant. Au contraire, l'organisation spatiale était structurée de façon à apaiser la ferveur, tout en créant l'impression d'un incubateur de signes troublants étalés dans une déconstruction des classifications et des hiérarchisations.

Sur la droite, dans l'installation d'Isabelle Lelarge intitulée *L'œuvre d'Hyménée pour le Québec 2012*, proliféraient des mots peints sur les murs, des dessins, des taches rouges, des morceaux de tulle, des paillettes, des bijoux, le tout en une constellation sensuelle enivrante et radieuse, à l'image d'un mariage entre tous les éléments. Au-delà de l'œuvre à l'esthétique glamour et trash, s'engage une réflexion sur le sens donné aux signes et aux mots que le spectateur assemble, superpose et traduit.

Sur le mur de gauche, une installation de Sylvie Tourangeau constituée de trois lignes verticales – rouge, verte et noire – tracées au ruban électrique divisait l'espace en deux. De part en part deux maximes, l'une de Jean-François Pirson « Je suis construit pour habiter verticalement le monde⁴ », l'autre de Fred Pellerin : « Des histoires à rester debout⁵ ». Ce dispositif minimal, intitulé *Se tenir debout*, est le support de la finale d'une performance qui se déroula lors du vernissage, les deux artistes prenant place de chaque côté des lignes séparatrices.

Ces deux installations, conçues comme scène d'un spectacle permanent, réactivent la réflexion sur la manière dont on construit, diffuse, transforme, conserve ou fantasma les commentaires et opinions individuelles ou médiatiques.

Dans la deuxième salle, l'installation au processus participatif *Pour mieux revenir*, de Sylvie Tourangeau, inspirée de *Cleaning Piece*, de Yoko Ono, nous interpelle et nous convie à exprimer nos émotions tendues entre « tristesse

et bonheur » – après une méditation sur le souvenir que font émerger des balles de caoutchouc aux couleurs acidulées déposées dans un bocal – par une action suggérée directement sur le mur : « une action aujourd'hui ? » Cette installation, comme les précédentes, s'active dans la confrontation visuelle entre des éléments – tulle, traces graphiques, balles de caoutchouc, matériaux de référence chez les artistes – et les mots écrits sur les murs et le sol en une sorte d'injonction énigmatique. Par ces tensions visuelles et sémantiques entre les mots, les éléments de nature diverse et les actions, les artistes font écho à l'ambivalence des sentiments et des opinions que chacun éprouve et émet devant des situations bouleversantes.

Vidéos performatives

Sur un mur, un projecteur diffuse une série de vidéos ; on y voit les corps des artistes s'inscrire dans des actions *calligraphiques* spontanées, inspirées des 15 mots cités antérieurement. Parfois en solo, parfois en duo, parfois dramatiques, parfois ludiques, ces actions renvoient à des jeux de langage, ici corporels, qu'évoque l'étymologie même du mot jeu, *Jocius* en latin ou encore *Ludus*, qui implique une dimension fictionnelle. On pourrait dire qu'elles accomplissent 15 gestuelles fictionnelles silencieuses.

Les DVD semblent incarner l'obsession de *l'invisible des mots*⁶ qui les préoccupe. Les mots doivent prendre corps, les mots doivent pénétrer les corps, les faire se mouvoir et rester inaudibles. Cette expression aphone renforce la curiosité, transforme le rapport à l'image en un questionnement ludique : comprendre le geste comme s'il s'agissait d'un mimodrame. Il est évident que la gestuelle, parfois, mime une action connue identifiant un mot ou une expression. C'est justement parce qu'un langage corporel s'est déjà construit dans notre imaginaire de façon intuitive et est devenu peu à peu un langage partagé entre individus d'une même communauté. Comme si les mots étaient porteurs d'images et les gestes traceurs de mots. Il se crée une interrelation indissociable qui, dans un processus cognitif, allie symboles, affects et actions sensori-motrices. Ainsi les corps, en un mouvement phénoménal, avec leur puissance d'attraction, ne peuvent se réduire uniquement à une pantomime. C'est dans une sorte de mot-action arraché au fond obscur d'un commentaire en ellipse, dans un cycle rythmique que toutes les vidéos, au processus identique, transmettent ces gestuelles qui restructurent un langage muet en écho aux cris demeurés sourds des manifestants et d'une population consternée.

L'image de corps en action, qui tentent de reconstituer les signes menant à l'universel de la communication, agit comme une arme supplémentaire et puissante d'émotivité dans une esthétique de l'image spectacle d'elle-même. Il s'agit, pour le spectateur, de s'y confronter, de se l'approprier et d'en éprouver la charge symbolique et poétique.

Performativité de la performance

Devant l'installation *Préserver l'élan*, de Sylvie Tourangeau qui représente le signe de l'infini⁷ tracé par une centaine de carrés de feutre rouge, vert, blanc et noir – couleurs symboliques des associations étudiantes impliquées dans le conflit – l'artiste suit, à l'aide d'un crayon laser, des dizaines de 8 couchés, dessinés au graphite par Lyne Pelletier. Elle montre ensuite un tas de feuilles mortes, les met dans sa bouche, sur sa tête, secoue celle-ci et crie des incantations chamaniques, puis procède à des sortes de rituels à l'intérieur comme à l'extérieur du centre d'exposition en faisant participer les spectateurs. Elle leur fait délimiter à la craie un espace carré puis leur demande d'exprimer les mots qu'elle profère par un geste. La durée de la performance est de 15 minutes environ, et se termine devant l'installation *Se tenir debout*. Ce mouvement intra et extra-muros de la performance fait appel à la mise en place de situations, comme toutes manifestations l'exigent. En tant que pratique *intermedia*,



Isabelle Lelarge, Sylvie Tourangeau, *15 jours, 15 mots, 15 gestes* (extraits), 2012. Vidéo, 28:00 min. © Isabelle Lelarge, Sylvie Tourangeau.

elle s'imposait dans le cadre de ce projet où le relationnel est l'une des modalités essentielles à l'élaboration d'un langage commun et à l'infiltration possible du tissu social. Elle réussit à faire communiquer les spectateurs, à leur faire éprouver des affects par l'expression de gestuelles fortuites et spontanées en une redéfinition des modalités d'utilisation des langages corporels artistiques.

Le Performatif d'humanité

Avec l'exposition de trois pages du livre d'artiste intitulé *La résidence, Le Performatif 30 minutes d'humanité*⁸, Sylvie Tourangeau fait doublement œuvre de recyclage puisqu'elle nous donne à voir, dans des cadres vitrés, la retranscription de quatre citations, dont une de Jacques Rancière, qui dit : « Le principe de la communauté bien qu'organisée est que chacun n'y fait qu'une chose, celle à laquelle *sa nature* le destine ».

Dans cette expérience performative et *recyclante* qu'aura été cette résidence, deux tendances sinon deux attitudes antinomiques s'observent : l'une promul-

quant le calme et la méditation, l'autre, la participation et la rapidité d'action. Par exemple, les installations murales impliquent concentration et méditation, tandis que les vidéos et les performances sont des vecteurs d'action, de vitesse et de jeu. Cependant, les différents médiums convoquent tous le concept de mobilité accompagnant le spectateur tout au long du parcours de l'exposition. Ils deviennent complémentaires dans leur désir de communication, sans pour autant annuler leurs spécificités. Il en résulte une esthétique dichotomique qui renforce le discours, à la fois politique et poétique, comme pour ne pas réduire à néant le temps du recul critique et émotif, ni éveiller toute colère et indignation, mais pour mener à la réflexion, à l'inverse de l'immédiateté médiatique qui, avec sa violence verbale, rend les événements plus spectaculaires et attise les passions.

Cette orientation atteste de ce désir d'humanisation de la communication et des relations, ne serait-ce que pour 15 minutes.

Rappelons, pour conclure, que les carrés rouges ont été autant porteurs



Sylvie Tourangeau, *15 jours, 15 mots, 15 gestes*, 2012.
Photos : Guy Samson.



d'espoir que d'intentions diaboliques – selon certains dirigeants et citoyens, qui voyaient en eux une menace révolutionnaire. On peut dire qu'à l'instar des artéfacts chamaniques, ils possèdent des signifiants flottants qui sont investis d'affects et de contenus intuitifs. C'est justement sous ce parangon que les éléments de cette exposition fonctionnent dans une intensité émotive peu commune. L'exposition s'offre alors comme une expérience esthétique de témoignage historique et sensible.

Christine Palmiéri

Christine Palmiéri est critique d'art, professeure associée à l'UQÀM, directrice de la revue cyberculturelle *Archee*, membre du CIAM (UQÀM) et du LETACRE (Paris 1) ainsi qu'artiste. Ses recherches portent sur les mutations du corps dans les arts électroniques et les biotechnologies.

Notes

- 1 Texte qui sera publié dans l'opuscule du GRAVE.
- 2 Marie-José Mondzain, *Homo spectator*, Éd. Bayard, Paris, 2007, p. 213.
- 3 Telles que définies par J. L. Austin dans *Quand dire, c'est faire* (Seuil, Paris 1962), à la différence près que « le faire » se trouve cristallisé ici dans l'expression gestuelle de l'énoncé.
- 4 Extrait de *Le corps et la chaise*, Éditions Métaphores, 1990.
- 5 Extrait de *Prise de parole*, <http://www.youtube.com/watch?v=WCE2PAY1RC0>.
- 6 Selon leur propre expression.
- 7 Comme on peut le voir dans le livre *La résidence, Le Performatif 15 minutes d'humanité*, de Sylvie Tourangeau, publié aux Éditions AXENÉO 7, Gatineau, 2005, 100 p.
- 8 *Op. cit.*